

Louis Audemars-Valette

**DEVELOPPEMENT HISTORIQUE DE L'INDUSTRIE  
HORLOGERE A LA VALLEE DE JOUX DE 1712 A 1924  
1925**

Etude parue dans la RHV de 1926

## Introduction

Louis Audemars-Valette, dont on découvrira la photo plus bas et en couverture, fut une fine plume et laisse, qui soit connu du public, trois écrits tous plus passionnants les uns que les autres. Le premier, rédigé en 1921, publié en 1928, la Notice historique sur les familles Audemars<sup>1</sup>. Le second est le texte que vous découvrirez dans cette brochure, tandis que le troisième, achevé entre 1929 et 1931, ne fut publié qu'en 1996 par l'Imprimerie Dupuis SA au Brassus.

Ce sont autant d'œuvres fondamentales, excellemment rédigées.

On pouvait lire ceci dans la dernière en date :

*« Mon grand-père Louis Audemars est né en 1850 et décédé en 1933 ; il avait épousé Ernestine Valette de Yens-sur-Morges. Il était le petit-fils de Louis-Benjamin, fondateur de la maison d'horlogerie Louis Audemars.*

*Passionné par l'histoire de la Vallée, et par celle du Brassus en particulier, Louis Audemars-Valette a publié en 1921 une notice historique sur les familles Audemars. Dans mon enfance, je l'ai souvent vu remplir à la plume ses cahiers à fourre bleue, et par la suite, j'ai été fort intéressé par son récit historique du Brassus. Ce manuscrit a été achevé entre 1929 et 1931, en pleine crise mondiale. L'auteur n'a pas eu la possibilité de le publier. J'ai toujours souhaité voir se réaliser sa publication. Grâce à l'ordinateur et à la collaboration de mon petit-fils Vincent Audemars, ce vœu a pu se concrétiser. Beaucoup de publications sur l'histoire de la Vallée sont introuvables ; j'espère que cette brochure intéressera les amateurs de l'histoire locale.*

*Par respect pour l'auteur et pour garder le style et les expressions de l'époque, je n'ai apporté que très peu de modifications au texte original. Quelques explications et compléments d'informations figurent entre parenthèses tout au long du récit.*

*Henri-Daniel Audemars, Le Brassus, 1996 ».*

Louis Audemars certes ne fait pas œuvre vraiment originale avec son étude sur l'horlogerie, puisqu'il vient après Nicole et Marcel Piguet dont il reprend bien des éléments. Néanmoins, issu d'un milieu horloger, horloger lui-même, il apporte des compléments bienvenus puisés dans sa documentation ou dans sa mémoire qu'il a phénoménale. L'homme sait un peu près tout sur ce qui se passa longtemps en arrière dans son village, et en particulier dans l'horlogerie.

---

<sup>1</sup> Titre exact : Notice historique sur les familles Audemars établies à la Vallée de Joux dans le courant du 16me siècle, par Louis Audemars-Valette, 1921, Imprimerie St-Augustin, St-Maurice, 1928. Une réédition en a été faite aux Editions Le Pèlerin, en deux brochures, en 1997, nos 5a et 5b de la collection « Familles et destins ».

Il n'est pas possible pour nous, bien entendu, de contrôler tous ces éléments historiques pour lesquels aucune référence n'est jamais donnée. Il faut en quelque sorte, et une fois de plus, croire l'auteur sur parole.

Louis Audemars-Valette est surtout un grand spécialiste de l'histoire de sa famille. Et son étude de 1921 sur celle-ci a très certainement contribué à lui faire envisager des recherches sur sa spécialisation qui était l'horlogerie, et par le biais se prendre au jeu pour donner une vision globale du passé passionnant de cette industrie.

Un texte, en fin de compte, qui sera une pierre de plus, et d'importance, apportée à la construction d'un édifice qui ne sera jamais achevé et qui est cette belle histoire de l'horlogerie combière.

Les Charbonnières, en août 2006 :

Rémy Rochat

Note : nous n'avons apporté aucune numérotation des pages, considérant que celle proposée par la RHV suffisait. La photo de couverture représente le Crêt-Meylan dans la seconde moitié du XIXe siècle. Sur la route, un drôle d'engin que pourrait conduire par exemple Louis Audemars !



Louis Audemars-Valette, un personnage qui ne paie peut-être pas trop de mine mais dont la culture est grande et l'écriture impeccable. Il est revêtu de la fameuse blouse propre aux horlogers de la région.

## DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE DE L'INDUSTRIE HORLOGÈRE A LA VALLÉE DE JOUX DE 1712 A 1924 <sup>1</sup>

Il faut remonter au commencement du XVIII<sup>me</sup> siècle, vers 1712, pour trouver à La Vallée de Joux les premiers éléments d'une industrie, ayant quelque rapport avec l'horlogerie. Un jeune homme, Joseph Guignard, alla apprendre la profession de lapidaire au Pays de Gex et vint ensuite faire des apprentis à La Vallée, où cette industrie fit bientôt de rapides progrès. Si on y travaillait les pierres précieuses, on y taillait surtout le verre coloré qui servait à orner la bijouterie et la quincaillerie. Insensiblement on arriva à fabriquer les divers contre-pivots qui sont utilisés dans l'horlogerie. Mais ce n'est qu'à partir de l'année 1840, que la maison L<sup>s</sup> Audemars engagea un apprenti pour se former à la fabrication de tous genres de pierres percées et non percées, dont on fait usage en horlogerie. Cette industrie des pierristes, issue du lapidaire, s'est énormément développée à La Vallée de Joux jusqu'à nos jours, où elle occupe un très grand nombre d'ouvriers, travaillant pour tous les peuples du monde.

A peu près à la même époque, il se fabriquait à La Vallée quelques horloges en bois, en fer et en laiton, très grossièrement façonnées, mais qui remplacèrent très avantageusement les moyens plus primitifs que l'on employait auparavant

<sup>1</sup> Communication faite à la Société vaudoise d'histoire et d'archéologie lors de son assemblée au Sentier le 22 août 1925.

pour la mesure du temps. Les ouvriers de cette industrie allèrent se former à Bellefontaine pour arriver à fabriquer la vraie horloge dite de Morez, dont plusieurs spécimens existent encore et parmi ceux-ci on peut citer les frères Moïse et Isaac Golay, qui construisirent entre autres l'horloge du clocher du temple du Sentier en 1737.

L'introduction de l'industrie horlogère à La Vallée dans la première moitié du XVIII<sup>me</sup> siècle fut fortement entravée par l'obligation de se constituer en corporations ou maîtrises, octroyées par LL. EE. de Berne, afin de donner quelque appui aux horlogers isolés, qui sans cela se trouvaient complètement paralysés dans leurs travaux. D'un autre côté les conditions pour entrer dans une de ces maîtrises étaient excessivement draconiennes et décourageaient les jeunes gens désireux de se vouer à l'industrie horlogère. Pour le candidat à la maîtrise, qui avait son siège hors du pays, il ne s'agissait de rien moins que de faire cinq années d'apprentissage chez un maître breveté, trois ans de compagnonnage comme ouvrier, après quoi, sur la présentation d'une bonne montre faite avec soin sous la surveillance de la maîtrise, le jeune homme devenait membre de la corporation, avec le titre de maître et le droit de former des apprentis. Le nom de chef-d'œuvre désignait alors la montre présentée au jury pour l'obtention de la lettre de maîtrise. Il s'agissait donc de travailler pendant huit années, presque sans les ressources de son propre travail et avec l'incertitude de la réussite.

Les données ci-dessus ont été partiellement puisées dans l'histoire de l'horlogerie à La Vallée de Marcel Piguet, qui, en 1895 et sous les auspices de la Société industrielle et commerciale de La Vallée, avait déjà fait un travail assez complet sur toute cette matière. Quelques noms et quelques dates y seront encore relevés au cours du présent travail.

Mais pendant ces pénibles tâtonnements, le véritable introducteur de l'horlogerie à La Vallée de Joux, Samuel-Olivier Meylan, venait au monde au hameau Chez-le-Maitre. On ne connaît malheureusement rien de ses premiers travaux, mais on peut le supposer un jeune homme adroit et persévérant dans son désir d'apprendre à faire une montre, puisque avec ses propres économies, il partit pour Rolle en 1740, où il rencontra un artiste horloger, disposé à lui apprendre le métier. Il réussit plus rapidement qu'il n'espérait et pensant que son isolement à La Vallée lui permettrait de se passer des maîtrises, il forma un apprenti après sa rentrée de Rolle, mais les corporations veillaient et celle de Rolle lui intima l'ordre de renvoyer son apprenti. Il céda après quelque résistance, mais il quitta de nouveau le coin natal pour aller dans le Pays de Neuchâtel, accompagné de son protégé, où il se perfectionna. Il se présenta ensuite devant la maîtrise de Moudon pour y faire son chef-d'œuvre et ayant réussi, il obtint le titre de maître et la liberté de s'établir dans le Pays de Vaud et de développer l'horlogerie autour de lui. Il y rentra vers la fin de l'année 1742, d'où il adressa avec son apprenti et l'un de ses premiers imitateurs une requête à LL. EE., demandant à être libérés de leurs obligations envers les maîtrises, jusqu'à ce qu'ils fussent assez nombreux, soit sept maîtres, pour en former une au Chenit. Cette libération leur fut accordée le 5 février 1749 et par la suite ils s'organisèrent en société pour le partage des frais de cette concession. Cette société fut de nouveau inquiétée par les maîtrises réunies et celle de Rolle en particulier, ce qui leur occasionna de nombreux frais et désagréments.

Les horlogers de La Vallée se décidèrent enfin à présenter à LL. EE. un nouveau règlement de maîtrise, qui fut sanctionné au mois de septembre 1756. Après diverses tergi-

versations et nouvelles difficultés, on aboutit enfin à l'état de chose naturel et actuel, savoir l'abolition de toute maîtrise, qui fut décrétée par LL. EE. le 6 mars 1776, avec la liberté de l'industrie et du commerce des produits de l'horlogerie.

A la même époque où Samuel-Olivier Meylan luttait pour le développement de son industrie contre l'intransigeance des maîtrises, d'autres jeunes gens de talent s'expatrièrent aussi pour aller apprendre la fabrication des montres. Parmi eux, il faut citer Pierre-Henri Golay de Derrière-la-Côte, dont la famille a fourni successivement cinq générations de cadraturiers et qui alla à Fleurier apprendre cette partie ; puis Abram-Samuel Meylan de l'Orient, qui alla aussi à Fleurier se perfectionner dans sa vocation.

On ne saurait assez retenir comme étant d'une importance capitale pour La Vallée de Joux, cette date de 1740 et années suivantes, au cours desquelles de courageux et persévérants jeunes gens s'expatrièrent pour apprendre la profession d'horloger, puis rentrant au pays natal, y apportèrent les premiers éléments d'une industrie, qui, pendant plus de deux siècles, a fait la prospérité de La Vallée de Joux.

Il faut se représenter ce que fut cette contrée pendant environ quatre siècles, de la fin du XIII<sup>me</sup> à la fin du XVII<sup>me</sup>, pour se rendre compte des progrès immenses qui ont été réalisés par le moyen de l'industrie horlogère jusqu'au milieu du XIX<sup>me</sup> siècle, mais surtout depuis cette époque-là, de par son complet épanouissement. Le pays était alors couvert de vastes et sombres forêts, coupées sans doute et embellies par le lac et quelques riantes clairières, que les rares habitants peuplèrent, en se disséminant de l'est à l'ouest, en fondant les nombreux hameaux qui se sont agrandis dans la suite des temps. Ces habitants vivaient très chétivement des produits de leur bétail et d'un sol d'une

grande pauvreté naturelle, qu'aggrave encore l'âpreté du climat. Quelques embryons d'industrie résultant de l'exploitation des forêts, réduite partiellement en charbon, des hauts fourneaux pour la fabrication de fer grossier et les verreries étaient les seuls éléments capables de procurer quelques ressources à la population, en plus des produits susmentionnés. Aussi son augmentation fut-elle très lente jusqu'à la fin du XVIII<sup>me</sup> siècle, malgré les familles nombreuses, à cause de l'émigration vers des pays plus hospitaliers.

Aujourd'hui, grâce à la persévérance de Samuel-Olivier Meylan, nous avons de belles industries en pleine prospérité, qui ont transformé l'âpre et sauvage Vallée de Joux en une riante contrée, attirant les amateurs de belle nature, où l'on accède en deux heures de chemin de fer dès les bords du Léman, en compagnie de tous les produits de l'univers qu'on peut désirer.

Aux difficultés inhérentes à tout début d'une industrie dans une contrée, on peut mentionner ici que les services de transport pour arriver à La Vallée ou en sortir étaient des plus primitifs et très difficiles en hiver. Des messagers avec leur hotte, passant le Marchairuz, furent les premiers transports assez irréguliers, chargés des correspondances et souvent d'assez grandes valeurs, parmi lesquels on peut citer Moïse Eténoz, du Lieu. Le premier service postal officiel, accordé en 1748, fut un messager qui allait deux fois par semaine à Romainmôtier. En 1825, il fut accordé un courrier à un cheval qui faisait trois courses par semaine à Cossonay. Ce service fut ensuite quotidien, puis deux, trois et quatre fois par jour, dont un vers les Rousses, jusqu'à l'établissement du chemin de fer en 1899, qui a été le couronnement du développement des industries.

Examinons maintenant plus en détail les nombreux progrès de cette industrie horlogère, en mentionnant en passant

quelques maisons de fabrication, ainsi que quelques personnalités marquantes, qui ont le plus contribué à amener ces différents progrès. Il ne faut pas perdre de vue que depuis l'époque des maîtrises, il s'est fabriqué sans interruption des montres finies à La Vallée, en plus du travail courant exécuté par les ouvriers à leur domicile. D'abord tous les maîtres horlogers et les apprentis étaient tenus de fournir leur chef-d'œuvre, soit une montre finie entièrement de leur main. Restés demi agriculteurs, ces maîtres occupaient quelque temps de loisir à fabriquer des montres, dont ils faisaient venir de Genève ou des Montagnes neuchâtelaises, les parties qu'ils avaient trop de peine à exécuter eux-mêmes : échappement, cadran, aiguilles, boîtes, etc. Ces montres restaient en partie dans la contrée, comme montres de famille, ou faisaient l'objet d'un petit commerce avec les amateurs qui pouvaient se payer ces objets si utiles, mais d'un si haut prix, vu les difficultés de leur fabrication.

On cite entre autres comme s'étant occupés de cette fabrication spéciale, les fils de Jacques Rochat, du Brassus, qui fondèrent en 1773 la maison Rochat frères, débutant par la fabrication de fort belles montres finies simples et compliquées, avec échappement à verge, pour continuer plus tard par celle de pièces plus compliquées, mais livrées sans l'échappement. On dit que cette maison fut la plus ancienne association, ayant pour but de réunir sous une direction unique un certain nombre d'horlogers et de s'occuper de la vente de leurs produits.

Abel Piguet, né en 1750 aux Piguet-Dessus, et son fils David, avaient, dès 1775, une petite fabrique de montres simples, dont plusieurs sont restées dans le pays.

Abel Golay des Piguet-Dessous s'associa à la même époque avec plusieurs membres d'une famille Piguet du Bas du Chenit pour la fabrication de montres à répétition et grande

sonnerie  $\frac{1}{4}$ , avec échappement à verge, qu'ils vendaient directement à Paris. C'est à Abel Golay, un des membres de cette association, que revient le mérite d'avoir fait en 1810 les premiers pignons à la fraise, sur un outil inventé par lui. Il fournit dès lors et jusqu'en 1848, des pignons aux fabricants de La Vallée.

Charles-Auguste Piguet fonda au Bas du Chenit, vers 1790, un important atelier pour la fabrication des montres à roue de rencontre, dont il avait un assez fort écoulement dans la maison Piguet et Meylan, de Genève. Cet industriel, ainsi que Philippe-Samuel Meylan, dont il sera encore fait mention plus loin, Thimotée Golay, du Bas du Chenit, Charles-Abel Piguet, du Brassus et Pierre-Moïse Reymond, du Solliat, construisirent à cette époque un certain nombre de montres compliquées tout à fait remarquables par leurs mécanismes artistement travaillés, mais dont la description sortirait trop du cadre de cette étude. Il faut cependant citer un régulateur construit par Thimotée Golay, qui fut son chef-d'œuvre, avec toutes sortes de combinaisons merveilleuses : il marchait une année et fut vendu une première fois pour l'insignifiante somme de fr. 200.—. Après cent ans, cette pièce marchait encore parfaitement et fut acquise en définitive par un enthousiaste collectionneur américain. La plupart de ces belles montres, simples et compliquées, dont on admire encore aujourd'hui le travail, furent construites pendant les néfastes années de la révolution française, qui donnèrent des loisirs à nos ateliers et à nos horlogers.

La tradition rapporte qu'à peu près à la même époque, plusieurs ouvriers du Bas du Chenit, ayant fabriqué un certain nombre de montres sans en trouver l'écoulement, entreprirent dans ce but un voyage en Orient, où, sans aucune notion de ce qu'était un pareil voyage à cette époque, ils ne

purent parvenir. Arrêtés en Italie comme des malfaiteurs, ils furent volés de tout leur avoir et ce n'est qu'à grand peine, avec l'aide de la charité publique, qu'ils purent rentrer au pays. Si ce premier essai commercial avait eu plus de succès, il aurait peut-être donné une autre direction à la fabrication de l'horlogerie à La Vallée.

Donnons maintenant un rapide coup d'œil à ce qu'était la fabrication de l'horlogerie à La Vallée pendant la plus grande partie du XVIII<sup>me</sup> siècle, avant d'aborder le sujet plus spécial de son complet épanouissement par la terminaison complète de la montre chez nous. A cette époque il n'était pas question de pouvoir aller acheter tels ou tels débris chez les fabricants de ces spécialités, pour pouvoir monter en très peu de temps le mécanisme complet d'une montre, comme on le fait aujourd'hui. Il fallait d'abord scier à la plaque de laiton tous les morceaux de la cage du mécanisme ; les écrouir et revenir très soigneusement pour éviter les déformations en cours de travail. Il en était de même pour les roues qui devaient être croisées et denturées à la main. Pour les pignons on étira d'abord des pieds d'acier avec les dents formées, auxquelles il fallait ensuite donner la forme la plus normale possible, au moyen de limes spéciales. Ce travail très coûteux et délicat se prolongea jusqu'à l'invention de l'outil d'Abel Golay pour le taillage des pignons à la fraise.

La construction complète d'une montre prenait à cette époque un temps considérable. Chacun faisait la sienne ; les maîtres des corporations tout d'abord et ensuite les apprentis, qui sortaient tout ce qui était possible de leurs doigts et capacités, et faisaient venir de Genève ou des Montagnes neuchâteloises les débris qu'ils ne pouvaient fabriquer eux-mêmes, et ainsi se complétaient ces belles montres anciennes si soignées, qu'on peut encore admirer aujourd'hui.

On en vint ensuite vers 1776, à une plus grande division du travail : chaque ouvrier eut sa spécialité et les mouvements commencés dans telle famille se transmettaient ensuite de maison en maison, pour que chaque ouvrier y ajoutât son propre travail. Tout se réunissait ensuite chez les marchands horlogers, comme on les désignait, ayant chacun leur clan de fabrication ; ils allaient vendre ces mouvements chez les horlogers de Genève et Neuchâtel, qui les terminaient en boîte et les vendaient dans leurs boutiques.

Après la fabrication des montres isolées, qu'on pourrait appeler montres d'amateurs, on débuta plus en grand, comme il est expliqué ci-dessus, par la fabrication des ébauches pour montres à roue de rencontre, soit la cage renfermant le mécanisme moteur, avec les pignons rivés sur leurs roues, sans être pivotés, travail qui incombera plus tard au finisseur. Dans la suite des années, on y ajouta à mesure des demandes, les mécanismes de tous genres de complications : cadratures à  $\frac{1}{4}$  et à minutes, grandes sonneries, réveils, quantièmes, musique, seconde indépendante, automates, etc., et pendant une très longue période, les horlogers de La Vallée eurent le monopole de cette fabrication et de la fourniture à leur clientèle du dehors, ainsi que le prouvent quelques extraits de lettres officielles de Genève, qu'il serait inutile de reproduire ici.

Si les horlogers de La Vallée jouirent longtemps de ce privilège, il faut constater qu'ils étaient fort mal installés pour faire un travail aussi délicat. Assis devant de petites fenêtres s'ouvrant difficilement, mal chauffés au début par la plaque du foyer de la cuisine et souvent insuffisamment nourris, on comprend quelle devait être la dose de patience et de persévérance donnée pour une besogne aussi absorbante. Aussi les ravages causés par les épidémies étaient-ils considérables. Même les comptoirs des marchands horlogers

étaient des plus primitifs et pour qui a connu les maisons avec leurs locaux enfumés des éminents horlogers cités au cours de ce travail, qui voyageaient quelque peu, on a peine à comprendre, au milieu du confort moderne, qu'ils aient pu se contenter de chambres aussi primitives et inconfortables.

Après la période assez longue consacrée à la fabrication des ébauches pour montres à roue de rencontre, vint la période qu'on peut appeler celle des pièces fantaisies, facilitée par la mise en usage du calibre Breguet, remplaçant avantageusement celui pour échappement à verge.

Dès 1780, le Bas du Chenit et le hameau Chez-Meylan possédaient un noyau d'horlogers de talent, qui outre leurs relations de famille, avaient celles qu'amène l'exercice d'une industrie uniforme. Présentant quelques dangers qui pouvaient résulter du nouveau genre de fabrication, relatifs à une trop grande concurrence entre eux, plusieurs allèrent s'établir à Genève au cours du XIX<sup>me</sup> siècle, afin d'être mieux dans un centre plus étendu, convenant davantage au développement de leurs talents. Parmi eux on peut citer Isaac Piguet, Philippe-Sam. Meylan, Pierre Rochat et fils, tous du Brassus ; Henri Capt, du Solliat, les frères Longchamp, des Queues, et Moïse Aubert, du Lieu.

Lors de leur départ pour Genève, ces horlogers s'occupaient de fabriquer de nombreuses pièces diverses de fantaisie, telles qu'automates de tous genres, oiseaux chantants sur boîtes à musique, pistolets et autres objets accompagnés de diverses complications. Il s'en fit un grand commerce à cette époque et plusieurs de ces pièces reviennent encore de nos jours pour les réparer chez les spécialistes de plus en plus rares qui peuvent encore en comprendre les délicats mécanismes.

(*A suivre.*)

Louis AUDEMARS.

DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE DE  
L'INDUSTRIE HORLOGÈRE  
A LA VALLÉE DE JOUX DE 1712 A 1924

(Suite.)

---

Après l'adoption du calibre Breguet supprimant l'échappement à verge, on fit la plupart des calibres, soit plan des montres, pour y adapter l'échappement à cylindre qui fut en usage pendant un très grand nombre d'années et qu'on finit par introduire dans la fabrication de La Vallée, entre 1835 et 1840. Vinrent ensuite comme améliorations pour la bonne marche des montres, simultanément l'échappement à bascule, l'échappement Duplex et l'échappement à ressort pour les chronomètres à fusée, et enfin l'échappement libre à ancre, en usage depuis environ 90 ans, qui a reçu depuis longtemps les derniers perfectionnements et a été le dernier mot de cette partie de la montre, malgré plusieurs essais de modifications et d'inventions sans résultat pratique, qui ont eu lieu au cours de cette longue période.

Philippe-Samuel Meylan, qui naquit au hameau Chez-Meylan en 1770, était le fils de Pierre Meylan, serrurier de grand talent, qui apprit son métier presque seul et lui donna une extension très artistique. Son fils Philippe fut l'horloger le plus marquant de son époque et tient la première place dans l'histoire de l'horlogerie au commencement du XIX<sup>me</sup> siècle. Son influence s'est fait sentir dans toutes les branches de l'industrie horlogère, aussi bien à La Vallée qu'à Genève, où il alla se fixer en 1811. Les apprentis qu'il a formés sont tous devenus de brillants hor-

logers. On ne pourrait énumérer ici toutes les inventions qui lui sont dues ; elles eurent un grand retentissement et firent passer son nom à la postérité. On peut citer cependant qu'il fut le premier à construire et à enseigner le mécanisme des cadratures à minutes, qui malgré leur imminente utilité, ne prirent que plus tard une grande extension. De toutes les inventions et modifications qu'il fit dans la construction des montres, Philippe Meylan constitua une véritable collection, qui après avoir fait l'admiration de Genève, Paris et Bordeaux, fut achetée par un riche collectionneur de Sydney. Malheureusement le vaisseau qui transportait tant de merveilleux travaux, fit naufrage dans l'Océan Indien, où toutes ces intéressantes combinaisons sont demeurées ensevelies.

On ne saurait oublier de dire, qu'outre ces inventions spéciales, Philippe Meylan fit un grand nombre de montres squelettes, soit à deux platines superposées, qui étaient découpées en forme de plantes et fleurs entrelacées. Ces montres très goûtées à cette époque faisaient l'admiration des connaisseurs. Il fit aussi beaucoup de montres extra-plates, dont plusieurs dans des écus de fr. 5.— et son tour de force fut de loger un mouvement dans une pièce or de fr. 20.—, dont l'un des côtés formait le fond de la boîte.

Avant de quitter le Brassus pour Genève en 1811, Philippe Meylan y installa à sa place son beau-frère L<sup>s</sup> Audemars, qui après avoir été son apprenti, devint aussi son associé. Il lui laissa ses calibres, ses ouvriers et du travail assuré pour ses débuts. Ces deux hommes furent des horlogers prépondérants du XIX<sup>me</sup> siècle, chacun dans une sphère différente. Philippe Meylan, artiste consommé et habile ouvrier, accumulait les inventions merveilleuses qui faisaient l'admiration de ses contemporains. L<sup>s</sup> Audemars, artiste également, et aussi d'une habileté proverbiale qui lui

permit une fois de tenir le pari de limer une cadrature à  $\frac{1}{4}$  entre deux repas, qui n'admettait aucun travail qui ne fût la quasiperfection et qui poursuivit sans relâche ce qui fut le but de sa vie : arriver à fabriquer la montre complète à La Vallée.

Ainsi fut fondée la maison L<sup>s</sup> Audemars en 1811, qui pendant trois quarts de siècle de travaux persévérants, fit traverser à l'industrie de La Vallée une période de grande prospérité. Ce fut l'âge d'or de l'horlogerie. Nous nous y arrêterons un peu plus longuement plus loin, mais pour rendre à chacun son dû, sans interrompre le récit ultérieur des travaux de cette maison, il y a lieu auparavant de faire mention des principaux fabricants, qui dans une large mesure, ont aussi contribué à cette prospérité. Il serait impossible de citer ici tous les marchands horlogers qui étaient très nombreux. Plusieurs ouvriers faisaient ajouter par d'autres les parties qui manquaient à leur travail et jusqu'en 1825, une quantité de petits marchands se firent leur place au soleil de plus en plus importante, en vendant des mouvements en blanc, avec finissage incomplet, auxquels ils ajoutaient différentes complications.

Parmi les fabricants les plus importants, il faut citer un beau-frère de L<sup>s</sup> Audemars, Louis Lecoultre, qui alla aussi à Genève et y fonda comme genre, la première maison d'horlogerie de cette ville. Emule de Breguet sous le rapport de l'exécution, il fut l'admirateur le plus enthousiaste des fécondes et admirables combinaisons de ce grand artiste. Ce fut par l'intermédiaire de ce beau-frère que L<sup>s</sup> Audemars procéda à la réforme des calibres, d'après les principes et le système de Breguet.

David-Henri Piguet né aux Piguet-Dessus en 1780, fut d'abord lapidaire et ensuite horloger. Il établit au début du

XIX<sup>me</sup> siècle des montres simples à verge et quelques belles pièces à répétition et sonneries à musique ; puis il transforma sa fabrication pour s'occuper exclusivement des blancs de montres simples, ayant des ouvriers jusqu'à l'Abbaye.

David Piguet, né aux Piguet-Dessus en 1790, après quelques années de séjour à Genève, fonda en 1818 une maison pour la fabrication de l'horlogerie en blanc, pour mouvements squelettes et baignolets. Puis avec l'aide de son beau-frère Jacques Rochat, ils construisirent en 1824, le premier outil pour le perfectionnement de la denture des roues, exécutée jusqu'alors par des moyens très primitifs.

La maison Rochat frères, au Brassus, se réorganisa en 1820, avec le concours de Louis Reymond, du Solliat, qui fut à Paris un élève de Breguet, pour la fabrication de beaux mouvements simples et compliqués, à seconde indépendante et cadratures diverses.

Aubert frères, Derrière la Côte, à un moment donné la plus puissante maison de fabrication d'horlogerie en blanc ; Piguet frères, à l'Orient ; David-Louis Golay, Chez-le-Maitre ; Jules-Oscar Nicole, au Sentier ; Nicole et Capt, au Solliat, furent pendant de longues années de fortes maisons pour la fabrication de l'horlogerie en blanc, simple et compliquée, dans tous les genres imaginables et c'est par dizaines de milliers que cette horlogerie a été exportée au profit des fabricants termineurs de Genève et Neuchâtel en particulier. On peut ajouter que Nicole et Capt faisaient terminer à Londres, sous cette raison sociale bien connue, les mouvements qu'ils fabriquaient au Solliat.

Pendant ce temps, la puissante maison qu'est aujourd'hui la Société anonyme Lecoultré & C<sup>ie</sup>, après diverses raisons sociales, sortait ses pénibles débuts d'un modeste fabricant

de pignons et préparait la révolution horlogère dans notre contrée, qui devait faire disparaître toutes les grosses maisons susmentionnées, remplacées par de plus modestes fabricants, qui ont continué la fabrication de mouvements en blanc et plus avancés, en profitant dans cette lutte contre les machines, des incessants changements et caprices de la mode, en occupant encore à leur domicile les ouvriers qui ont pu se passer du travail en atelier.

Antoine Lecoultré, Chez le capitaine, né au Sentier en 1803, fondateur de sa grande fabrique, fut un horloger de grand mérite. Tout en développant sa fabrication de pignons, il inventait et préparait le modeste outillage, qui de perfectionnements en perfectionnements, devait modifier d'une manière si complète la fabrication de l'horlogerie à La Vallée, en sortant l'ouvrier de la chambre de famille, pour le transporter dans les ateliers, où une assez forte discipline est indispensable à la bonne marche de ces nouveaux rouages de la vie industrielle. Si au point de vue industriel et commercial, ce système a réalisé beaucoup de très grands progrès, à plusieurs autres points de vue qu'il n'est pas possible de développer ici, il présente de sérieux inconvénients.

Avant de terminer ce chapitre, nous n'aurions garde d'oublier un célèbre horloger. Henri Golay de la forge, du Brassus, établi à Genève dès 1833 et habile constructeur de montres à grandes sonneries de tous genres ; il avait formé chez lui à Genève, sous les auspices de la maison L<sup>s</sup> Audemars, presque tous les ouvriers qui se sont occupés à La Vallée de cette délicate partie, qui, nous le craignons, ne se fabrique plus que très rarement maintenant et sera peut-être bientôt perdue. Henri Golay était resté très attaché à son lieu natal et jusqu'à l'âge de 72 ans, il venait à pied à toutes les fêtes du Marchairuz, pour se retremper dans l'air de la montagne et où il retrouvait de nombreux amis.

Nous en arrivons maintenant à la partie peut-être la plus importante de notre étude, à savoir le développement de la fabrication horlogère à La Vallée, pour arriver à en sortir la montre entièrement terminée, à quelques détails près, que la trop restreinte fabrication ne permettait pas d'y introduire.

L<sup>s</sup> Audemars naquit Derrière-les-Grandes-Roches le 22 mai 1782 et, après quelques mois seulement passé dans une école primaire, il fit ses apprentissages avec son beau-frère Philippe Meylan, dont il devait reprendre la succession en 1811. Malgré les difficultés du début, avec une famille de douze enfants qui furent tous mariés, L<sup>s</sup> Audemars ne négligeait aucun moyen pour donner toujours plus de perfection aux produits de sa manufacture, qui étaient si bien appréciés par les fabricants de Genève, que quand il allait dans cette ville, plusieurs venaient l'attendre à Nyon, pour être sûrs d'en acquérir. Il s'occupa tout d'abord de la réforme complète des calibres, d'après le système de Breguet, dont il fut un grand admirateur, afin de les adapter à toutes les complications de sonneries, seconde indépendante, musique, quantième et toutes autres complications qui peuvent s'ajouter au mécanisme d'une montre simple. Les buts de sa vie furent d'obtenir une toujours plus grande perfection de l'horlogerie manufacturée, ce dont quelques lettres conservées de lui rendent témoignage ; puis d'arriver par des progrès échelonnés à la fabrication complète de la montre à La Vallée : tâche immense quand on se rappelle à quels moyens primitifs en était réduite, d'une manière générale, la fabrication des mouvements, quand il fonda sa maison. Il ne vit malheureusement pas l'accomplissement de son plus cher désir, car il mourut le 22 mai 1833, au moment où ses huit fils venaient de décider de poursuivre ce but, en faisant tous

les sacrifices nécessaires, qui étaient considérables à cette époque de voyages difficiles.

La plus grande difficulté consistait à aller faire au dehors les apprentissages nécessaires, pour revenir ensuite au pays former des ouvriers capables et désireux d'avancer dans cette industrie. Après avoir pesé toutes les conditions de ces apprentissages, il fut décidé que les fils eux-mêmes de la maison se dévoueraient à cette tâche ardue, tout en préparant des débouchés pour les futurs produits de cette manufacture.

Après la mort de leur père, les deux fils aînés de L<sup>s</sup> Audemars, François et Auguste, durent se dévouer tout spécialement à la direction de la maison, qui avait déjà acquis une grande importance. Son troisième fils alla à Londres vers 1830, afin d'y fonder une maison d'horlogerie, pour la vente des produits du Brassus, et, dans le même but, un quatrième fils, Julien, alla à Genève un peu plus tard. Un cinquième fils, Adolphe, se rendit à Londres vers 1833, pour se mettre au courant, d'une manière générale, des parties nouvelles qu'il s'agissait d'amener au Brassus pour la terminaison de la montre, tout en étudiant la partie commerciale de l'entreprise. Adolphe Audemars était d'une adresse tout à fait exceptionnelle et c'est de ses mains qu'est sorti le pistolet microscopique, composé de 22 pièces fonctionnant parfaitement et pesant 32 milligrammes, qui fut considéré comme une des merveilles de l'exposition universelle de Londres de 1851.

Le sixième fils de L<sup>s</sup> Audemars, Hector, alla à Fleurier vers 1840, pour y faire l'apprentissage de l'échappement Duplex et, à son retour au Brassus, il enseigna cette partie à plusieurs ouvriers. Il partit plus tard pour Paris, vers 1850, pour y fonder une maison de vente de montres, qui acquit rapidement une grande réputation, grâce en partie à l'amabi-

lité et à la complaisance de son chef envers les horlogers de la grande ville.

Un septième fils de L<sup>s</sup> Audemars, Eugène, se rendit au Locle en 1839, où il consacra trois années à l'étude approfondie de divers genres d'échappements, surtout ceux à détente et à ancre ; puis il revint au Brassus pour y former plusieurs ouvriers. Il alla ensuite à Genève pour suivre un cours de repassage et y apprendre à fond le réglage des montres. Rentré définitivement dans l'année 1848, il forma de nouveaux repasseurs et concourut ainsi d'une manière toute spéciale à atteindre le but poursuivi par la maison. Si l'on ajoute qu'à un âge avancé de plus de 60 ans, il consentit à aller encore une fois à Genève, pour perfectionner ses connaissances dans le réglage, on conviendra qu'il fit la plus large part pour l'avancement de l'horlogerie dans notre contrée ; mais sa grande modestie ne lui aurait jamais permis de s'en vanter.

Le huitième fils de L<sup>s</sup> Audemars, Charles-Henri, n'eut pas besoin de sortir pour faire des apprentissages, puisque ses frères y avaient pourvu, mais il contribua largement à la direction de la maison après la mort d'Adolphe et de François. Il eut à s'occuper aussi d'une manière tout à fait spéciale, des assortiments de montres pour les expositions universelles de 1851, 1855, 1862, 1865, 1873, 1876, 1879, qui ont largement contribué à établir la réputation universelle de la maison L<sup>s</sup> Audemars, et dans lesquelles elle avait obtenu de nombreuses médailles et distinctions.

Il faut avoir parcouru la correspondance d'Adolphe, d'Hector et d'Eugène pendant qu'ils étaient à l'étranger, ainsi que les cahiers d'observations sur les repassages, visités deux fois, pour se rendre compte de la somme de travail déployée par ces associés, pour éduquer leur personnel et asseoir leur maison sur une base solide.

Jusqu'en 1838, il n'était naturellement question que de montres se remontant avec une clef. Le 25 mars 1838, la maison L<sup>s</sup> Audemars livra la première pièce ayant le remontoir et la mise à l'heure au pendant ; c'était un mouvement fini en blanc. Dès lors, il y fut introduit divers perfectionnements et une montre, dans laquelle le mécanisme de remontoir au pendant était construit d'après le système généralement admis aujourd'hui, figurait dans la vitrine de L<sup>s</sup> Audemars à l'exposition universelle de Londres de 1851.

Cette innovation bouleversa naturellement toute la construction des montres et malgré l'énorme travail déjà accompli pour l'adoption du calibre Breguet, il fallut tout recommencer pour y introduire le remontoir, et à partir de 1856, des centaines de calibres de toutes catégories et formes durent être refaits complètement, de sorte que ce qui se présente aujourd'hui comme des nouveautés en fait de formes de montres peut être trouvé dans les archives de la maison L<sup>s</sup> Audemars. C'est le colonel Auguste Audemars qui fut chargé de ce gros travail et il est regrettable que le temps ne nous permette pas de donner quelques détails sortant du cadre horloger, sur la grande activité de cet éminent citoyen dans tous les domaines, mort en 1881 et qui n'a pas encore été remplacé.

Le chronographe simple fut inventé par Henri-Féréol Piguet, un ouvrier de la maison Nicole et Capt de Londres, qui livra la première pièce avec cette complication en 1861.

La maison L<sup>s</sup> Audemars n'introduisit que plus tard cette innovation dans ses ateliers et sa première montre or avec chronographe-compteur fut livrée le 2 juin 1870. Elle était plutôt préoccupée du perfectionnement des montres à sonnerie, très en vogue à cette époque et c'est avec le concours d'Henri Golay de la forge et de L<sup>s</sup>-Elisée Piguet, qu'elle établit des montres à grande sonnerie avec deux corps de

rouage seulement et remontoir au pendant, dont la première de ce genre figurait également à l'exposition de 1851. Elle a aussi établi quatre montres à trois corps de rouages, à grande sonnerie à minutes et de multiples complications, avec triple remontoir et double mise à l'heure au pendant, dont la première fut livrée à Paris en 1867 et figura à l'exposition de cette année-là dans la vitrine d'un horloger de cette ville.

*(A suivre.)*

Louis AUDEMARS.

---

DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE DE  
L'INDUSTRIE HORLOGÈRE  
A LA VALLÉE DE JOUX DE 1712 A 1924

*(Suite et fin.)*

---

S'il nous est impossible, vu le peu de temps qui nous est accordé, d'entrer dans plus de détails sur tous les perfectionnements et inventions de tous genres apportés dans l'horlogerie manufacturée, par la maison L<sup>s</sup> Audemars pendant plus de 50 ans, nous ne saurions omettre la montre à quantité perpétuel avec cadran de 48 mois, dont la première pièce fut livrée en 1860 ; puis la montre à longitudes, pouvant donner l'heure de toutes les localités de la terre, au moyen d'un seul cadran et dont la première fut livrée au mois de décembre 1870.

Un mot maintenant des collaborateurs de L<sup>s</sup> Audemars. Comme cela a déjà été mentionné plus haut, c'est sous ses auspices en 1840 que David Piguet-Pasteur alla au Locle pour y apprendre la partie des pierres et du sertissage. Disons tout de suite, et pour ne pas y revenir, que dès cette date il fonda au Brassus un atelier de sertisseurs, qui devint dans la suite des années l'importante maison Piguet frères & Cie, qui occupe un très grand nombre d'ouvriers à tout ce qui concerne l'empierrement des rouages d'horlogerie.

Également sous les mêmes auspices, trois autres parties du terminage de la montre furent introduites au Brassus. Aux environs de 1850, Hector Lecoultre fonda un atelier de dorage et adoucissage des mouvements de montres, qui acquit beaucoup de réputation.

Dès 1857, Théophile Aubert montait des boîtes or au Crêt-Meylan et par son association avec les Meylan frères du Crêt des Lecoultre, ils fondèrent en 1860 la maison Aubert et Meylan, plus tard Meylan frères, en s'installant à la Fontaine du Planoz. Ils sont parvenus à un tel perfectionnement dans leur partie, de l'aveu même des monteurs de Genève, qu'on a longtemps demandé leur marque, après la fermeture de leur atelier.

C'est aussi à peu près à la même époque, que David Golay-Frogler fonda un atelier pour le fixage et le découpage des cadrans de tous genres, qu'il fallait encore tirer du dehors, comme les aiguilles et ressorts de montres, pour les raisons données plus haut.

Pendant toute cette lutte pour perfectionner l'horlogerie faite à la main et conserver à La Vallée le monopole des pièces compliquées, la fabrication mécanique faisait d'immenses progrès par le développement chez nous de la fabrique Lecoultre-Borgeaud & Cie et un beau jour, comme par un coup de tonnerre, la fabrication manuelle fut à peu près anéantie. Impossible d'entrer dans plus de détails sur ce sujet : il nous suffira de dire que de 1885 à 1900, la plupart des fortes maisons citées plus haut, abandonnèrent insensiblement la fabrication à la main, dans des circonstances plus ou moins onéreuses.

A la maison L<sup>s</sup> Audemars succédèrent trois nouvelles maisons : Louis Audemars, François Audemars fils et Audemars frères, qui eurent beaucoup à souffrir des circonstances qui suivirent cette dissolution.

Disparus depuis plus de 35 ans les monteurs de boîtes et, depuis un peu moins, les doreurs et découpeurs de cadrans, parties qui de longtemps, suivant les apparences, ne referont pas leur apparition dans notre Vallée.

Donnons maintenant un rapide coup d'œil sur l'avenir. S'il est absolument incontestable que la dissolution de la maison L<sup>s</sup> Audemars a marqué un temps d'arrêt dans le développement de la fabrication de la montre complète à La Vallée, on doit constater qu'il n'a été que très momentané. La réputation acquise aux montres du Brassus s'est reportée sur d'autres maisons plus récemment fondées et qui en ont très heureusement bénéficié.

Parmi les fabricants de montres qui ont travaillé depuis 1885, outre les trois maisons mentionnées ci-dessus, citons Ami Lecoultré-Piguet qui établissait de très belles montres simples et très compliquées, prêtes à mettre en poche.

L<sup>s</sup>-Elisée Piguet, horloger de grand talent, à qui l'on doit de nombreux perfectionnements et améliorations dans l'horlogerie compliquée, fabriqua surtout des montres à répétition et des grandes sonneries à minutes. Il fut un élève d'Henri Golay de La Forge. S'associant plus tard avec son frère Henri-Daniel Piguet et Ami Lecoultré-Piguet, ils fondèrent la maison Piguet & Lecoultré, qui continua quelques années la même fabrication, qu'ils abandonnèrent partiellement plus tard, et L<sup>s</sup>-Elisée Piguet seul continua mécaniquement, au Brassus, une fabrication de mouvements simples et compliqués de tous genres, qui paraît en pleine prospérité.

Charles-Henri Meylan Watch C<sup>ie</sup>, fondée dans la dernière décennie du XIX<sup>me</sup> siècle, a assez brillamment marché pendant un grand nombre d'années, pour bâtir une fabrique et se constituer en société anonyme.

Sorti du rang des cadraturiers à minutes, Jules Audemars, homme de grand talent et doublé d'un travailleur infatigable, fonda vers 1875 - 1880 la grande maison qui, par suite de son association en 1882 avec Edward Piguet, devint Audemars Piguet & C<sup>ie</sup>, S. A., actuellement la principale

du Brassus, et y occupe un grand nombre de bons ouvriers, qui livrent des montres de 1<sup>er</sup> choix en tous genres.

Nous n'aurions garde d'oublier Lugrin & Cie, S. A., Charles-Henri Golay, à l'Orient et au Sentier, fabrication d'horlogerie plus courante.

Les fils de Victorin Piguet, d'abord fabricants d'horlogerie en blanc et plus tard s'installant comme fabricants de montres entièrement terminées.

Nous voulons encore mentionner quelques fabricants, tant pour l'horlogerie en blanc que pour les montres entièrement terminées, qui ont déjà partiellement accompli leur tâche, soit :

Paul Piguet-Capt, au Brassus, pour montres entièrement terminées ;

David-Lucien Golay, Chez-le-Maitre, pour des montres entièrement terminées ;

Paul Nicole, aussi Chez-le-Maitre, pour de l'horlogerie en blanc ;

Adrien Aubert, Derrière-la-Côte, pour de l'horlogerie en blanc ;

Jules-César Capt, au Solliat, pour des montres entièrement terminées ;

Emile Baud, au Sentier, aussi, croyons-nous, pour des montres entièrement terminées ;

Charles Piguet, à l'Orient, pour de l'horlogerie en blanc.

Nous gardons, pour terminer cette nomenclature, la puissante fabrique d'horlogerie Lecoultre & Cie, S. A., au Sentier, que nous ne pouvons que mentionner ici, dans l'espérance qu'une plume plus autorisée que la nôtre en fera un jour l'historique, avec des éléments qui nous font défaut. Cet historique serait une étude de la révolution qui s'est accomplie dans la fabrication de l'horlogerie au cours du XIX<sup>me</sup> siècle, qui, par l'abaissement des prix, a mis les montres à

la portée d'un beaucoup plus grand nombre de consommateurs, en modifiant du tout au tout les conditions des ouvriers qui travaillent dans cette industrie. On porte maintenant des montres non seulement au bras et dans la poche de gilet, mais on a réussi à construire tous genres de compteurs, non plus seulement pour mesurer le temps qui s'envole, mais pour contrôler la vitesse et le travail de toutes espèces de machines. Impossible aussi d'entrer ici dans plus de détails sur ce vaste sujet. L'évolution progressive du XIX<sup>me</sup> siècle a été plutôt lente, mais assurant la construction presque parfaite de la montre de poche à La Vallée. Aujourd'hui on invente à l'électricité des mécanismes rentrant dans l'horlogerie, qui font rêver.

Nous n'avons malheureusement pu faire aucune mention des fabricants des communes du Lieu et de l'Abbaye, car ce n'est pas pendant les quelques semaines qui ont suivi la demande qui nous a été faite d'entreprendre ce travail et la condition de le lire en 30 minutes, qu'il eût été possible de faire l'historique complet de l'horlogerie à La Vallée.

Nous faisons nos excuses à ceux qui peuvent avoir été oubliés, ainsi que pour le fait d'avoir un peu mis l'accent sur les travaux accomplis pendant environ trois quarts de siècle par la maison L<sup>s</sup> Audemars, parce qu'elle a été la promotrice de la grande fabrication horlogère à La Vallée. J'ai collaboré pendant 15 ans avec mes oncles et père et, connaissant leur modestie, malgré le gros effort accompli, j'ai saisi cette occasion pour sortir leur mémoire de l'oubli, un peu assombrie par les circonstances qui avaient dissout leur maison.

Nous concluons en constatant que l'esprit individualiste et quelque peu égoïste, qui s'est appesanti sur toute notre économie sociale, a effleuré notre industrie horlogère, sans qu'il soit possible d'entrer dans plus de détails. Les horlo-

gers de talent ne nous manquent guère, mais malheureusement tout l'effort de l'esprit est tendu vers les sports et les jouissances absorbants et dans ces dispositions on oublie facilement qu'il y a bientôt un siècle et plus, de courageux pionniers de notre industrie, oubliant leur confort, s'en allaient au loin pour collectionner et rapporter au pays les éléments qui manquaient à notre industrie horlogère pour acquérir le développement d'aujourd'hui.

Que ces jeunes horlogers songent donc un peu à l'avenir, qui exige toujours de nouveaux progrès, essaient de sortir du rang, soit individuellement, soit collectivement, afin de renforcer le nombre de nos fabricants, tout à fait insuffisant pour absorber les quelques quinze élèves sortant annuellement de l'Ecole d'horlogerie de La Vallée fondée en 1901, qui malgré son chiffre annuel d'environ quarante-cinq élèves ne pourra que périlcliter si elle ne sert qu'à former des ouvriers pour l'émigration, au lieu de répondre au véritable but pour lequel elle a été créée, savoir : de développer suffisamment l'industrie pour former de La Vallée un vrai centre de fabrication horlogère, où viendraient les acheteurs, comme c'est le cas dans le Jura neuchâtelois et bernois.

Quand le comité de la Société industrielle et commerciale de La Vallée s'occupa pour la première fois de cette école vers 1880, il restait un seul apprenti dans la commune du Chenit ! Si après de grandes luttes on a paré à cette lacune au moment opportun, il ne serait que temps de songer au plus grand développement de notre fabrication de la montre complète, car qui ne progresse pas recule, afin d'absorber davantage chez nous les produits de nos fabriques d'ébauches bien outillées. C'est pour ce plus grand développement que nous formons les vœux les plus ardents.

Brassus, août 1925.

Louis AUDEMARS.